

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

PROLOGUE—LA LÉGENDE

I.—LA TOUR D'AMONT

Nous aimons peu les avant-propos et nous nous en abstenons, en thèse générale, avec le plus grand soin.

Cependant quelques lignes d'explications préliminaires nous paraissent ici tout à fait indispensables.

L'étrange aventurier dont nous nous faisons aujourd'hui le chroniqueur n'est point un personnage imaginaire.—sa vie n'est pas un récit de pure invention.

Nous puisons à des sources certaines tous les détails de l'existence bizarre de ce héros funeste, de ce spirituel et terrible bandit dont le nom, jadis aussi populaire que ceux de Cartouche et de Mandrin, est revenu bien souvent dans les naïves légendes avec lesquelles on bercait notre enfance, et qui, aujourd'hui encore, figure avec honneur dans les contes des vieilles villageoises.

Nous empruntons aux chroniques locales les détails à demi fantastiques du *prologue* et de l'*épilogue*.

Nous puisons tout le reste dans les immenses documents des archives de la police, mine féconde et encore inexploitée.

Nous n'avons pas, en écrivant ce livre, la prétention, si commune aux romanciers et trop souvent mal justifiée, d'instruire ou de moraliser nos lecteurs.

Nous voulons tout simplement les intéresser et les amuser, si faire se peut.

En arrivant à ce but, nous aurons obtenu un succès qui nous semblera d'autant plus beau qu'il est moins commun.

En l'an de grâce 1710, Etretat ne ressemblait guère à ce qu'il est devenu depuis.

Ce village, situé sur les bords de la mer dans la plus belle partie des côtes de la Normandie, ne se composait alors que de cent cinquante ou deux cents chaumières, bâties en galets, couverte en chaume, et habitées par des pêcheurs qui vivaient, non point de l'argent produit par leur pêche, mais de leur pêche elle-même.

Sa baie, magnifique et sans rivale, formant un amphithéâtre immense borné aux deux extrémités du demi-cercle par des falaises gigantesques percées d'ouvertures naturelles,—arcs de triomphe faite pour des géants et sous lesquels on passe à pied sec quand la marée est basse,—n'attirait encore ni les touristes curieux, ni les peintres épris de grandioses et sauvages magnificences.

Aujourd'hui, lorsque assis sur le galet blanc de la plage, on regarde la mer verte et transparente monter lentement à ses pieds, on voit, à l'extrémité de la baie, du côté droit, une large roche noire qui domine d'une quinzaine de pieds la surface calme de l'eau.

Cette roche semble se relier à la grève par une succession de récifs; nous disons *semble*, car en réalité, si on voulait tenter le passage, on trouverait ces récifs coupés en dix endroits par des courants rapides et profonds.

A mesure que monte la mer, les récifs sont couverts d'abord, puis la roche, envahie peu à peu par les flots qui lui font une ceinture mouvante, n'apparaît plus que comme une tache noire à la surface de l'eau, et finit par disparaître entièrement.

On sait alors que la marée vient d'atteindre sa plus grande hauteur.

Voilà ce qui se passe quand la mer est parfaitement calme, et quand une houle légère en ride à peine la surface, qui ressemble à un immense tapis de moire d'un vert pâle.

Mais quand le vent souffle nord-ouest, quand les lames arrivent du large avec leur crête blanche et déferlent sur la plage en imitant le bruit du tonnerre; alors la roche d'*Amont* (c'est ainsi qu'on l'appelle dans le pays) est battue avec acharnement par les vagues qui la heurtent, se brisent contre sa masse inerte et font jaillir au-dessus et autour d'elle un immense panache d'écume.

Toujours est-il que, il y a cent quarante et quelques années, le niveau de l'eau, même dans les plus hautes marées, lorsque le temps était calme, n'atteignait jamais le plateau de la roche d'*Amont*.

Sur ce plateau s'élevait, à cette époque, une construction étrange.

C'était en forme de tour, un amoncellement de rocs granitiques, sorte de muraille épaisse, construite sans mortier ni ciment et se soutenant par son propre poids.

Des herbes marines et des coquillages s'attachaient à la base de cette bâtisse grossière et cyclopéenne, qui semblait continuer le rocher sur lequel elle était assise.

Cette tour avait un rez-de-chaussée et un premier étage.

Quatre ouvertures très étroites, semblables aux meurtrières d'une forteresse et correspondant aux quatre points cardinaux, ne laissaient pénétrer à l'intérieur qu'un jour incertain et insuffisant.

Le toit était formé de poutres massives, recouvertes de larges pierres plates assez pesantes pour que le souffle impétueux de la tempête ne pût pas les ébranler.

A cette époque, les récifs n'avaient pas été, eux non plus, rongés et disjoints par l'action des vagues.

Leur chaîne continue formait un sentier glissant et dangereux, par lequel on pouvait arriver à la tour d'*Amont* quand la marée était basse.

Le reste du temps, c'est-à-dire dix-huit heures sur vingt-quatre, la roche formait une île.

On ignorait complètement par qui et dans quel but la Tour d'*Amont* avait été construite.

Les vieillards presque centenaires se souvenaient que, dans leur enfance, ils l'avaient toujours vue telle qu'elle était et toujours inhabitée.

Elle *jouissait* d'une étrange et effrayante renommée.

Les pêcheurs affirmaient que le démon seul, ou tout au moins quelqu'un de ses fondés de pouvoirs, avait été capable de mouvoir et d'entasser les unes sur les autres les blocs rocaillieux qui formaient les murailles, et dont la plupart étaient d'un poids tel que les forces réunies de cent hommes ne seraient point parvenues à les ébranler.

Or, il avait fallu non-seulement soulever ces blocs, mais encore les équilibrer et les mettre en place sur une étroite plate-forme où l'espace manquait pour installer des grues, des chèvres à poulies et autres machines, inconnues d'ailleurs dans le pays.

Donc, puisque la force humaine était insuffisante, l'intervention infernale devenait manifeste. C'était du moins ce que les pêcheurs et les paysans ne manquaient point de conclure après les dissertations interminables et d'une logique un peu douteuse.

Ajoutez à cela que, rien que dans la dernière période de vingt-cinq ans écoulés, la foudre était tombée quatre fois sur le faite aigu de la tour, et vous comprendrez facilement la terreur superstitieuse que cette vieille et inhospitalière construction inspirait aux riverains, terreur qui lui avait valu la sinistre appellation de *Tour maudite*.

Cependant la *Tour maudite* (que nous désignerons désormais ainsi) avait été habitée autrefois.

Ceci était un fait incontestable.

Quelques hardis marins s'étant hasardés jusqu'à pénétrer dans l'intérieur, non sans force signes de croix, avaient vu, dans l'un des angles de l'unique pièce qui se trouvait au premier étage, un bois de lit grossièrement construit, recouvert d'un amas de paille à moitié pourri.

En outre, il était évident qu'on avait longtemps allumé du feu dans la cheminée, et, enfin, quelques ustensiles de ménage, en fer et d'une forme tout à fait primitive, étaient disséminés çà et là sur les dalles ou accrochés le long des murailles à des clous rongés par la rouille.

Les explorateurs audacieux de qui l'on tenait ces détails acquirent une véritable célébrité dans tout le pays comme des modèles d'héroïsme, mais personne ne se trouva le courage de suivre leur exemple.

Le plus pauvre des pêcheurs d'Etretat ou des paysans des environs aurait préféré, et de beaucoup, se trouver littéralement sans asile plutôt que de chercher un abri dans les vieux murs de la *Tour maudite*.

Rien ne troublait donc celle-ci dans sa solitude et dans son isolement sinistre.

Elle appartenait sans conteste aux essaims de corneilles et de goélands qui nichaient dans les embrasures de ses étroites fenêtres et dans les fissures de ses murailles.

Les bateaux de pêche décrivaient un large circuit, plutôt que de s'en approcher en rentrant dans la baie.

Quelques marins, retenus pendant vingt-quatre heures à deux ou trois lieues au large par les vents contraires, affirmèrent, à leur arrivée, qu'ils avaient vu des rayons lumineux filtrer à minuit à travers les meurtrières et se projeter sur les flots.

Justement la nuit en question était celle du samedi.

On décida que la *Tour maudite* devait être un lieu de rendez-vous pour les habitués du sabbat.

Peu s'en fallut qu'à cette occasion deux vieilles femmes ne fussent rôties toutes vives en un feu de fagots, comme véhémentement soupçonnées d'avoir des relations avec le diable.

Heureusement, l'accusation ne fut point prouvée de façon suffisante, et l'on se contenta de plonger dans la mer, par trois fois, et la corde au cou, les pauvres sorcières innocentes.

Voilà où en étaient les choses relativement à la *Tour maudite*, au moment où commence le prologue de ce récit.

Ajoutons seulement que, suivant la marche ordinaire des sentiments absurdes et irraisonnés, la terreur superstitieuse dont nous avons signalé les causes et les effets grandissait d'années en années de jour en jour, et, pour ainsi dire, d'heure en heure.